

1

Clo se réveille avec la sensation d'une mauvaise nuit, alors qu'elle a dormi d'une traite. Elle s'était couchée tard, attendant le retour de Max qui dînait avec un client. Avant de s'en aller, il l'avait serrée dans ses bras et embrassée. Attention exceptionnelle, il se borne d'ordinaire à effleurer machinalement ses lèvres, quand ce n'est pas un baiser dans le vide. Elle rentrait de chez sa coiffeuse. Il lui a chuchoté à l'oreille qu'elle était séduisante et qu'il rentrerait tôt. Elle a donc enfilé une nouvelle robe, d'un parme soutenu, longue, moulante, fendue jusqu'à mi-cuisse, juste assez décolletée pour y glisser la main. Mais il est rentré après minuit pour encore s'enfermer dans son bureau du rez-de-chaussée, sans monter l'avertir de son retour. Elle a envisagé de l'y rejoindre, puis a renoncé. En jetant sa robe inutile sur la bergère de sa chambre, elle a éprouvé une frustration qu'elle n'a pas comprise. Qu'attendait-elle ? Six ans après leur mariage, faire l'amour avec Max, les rares fois où ça leur arrive encore, n'est plus guère qu'un rituel confirmant leur existence à côté l'un de l'autre, à défaut de l'un pour l'autre. Elle n'attend plus de lui un plaisir qu'il ignore ne jamais lui avoir procuré, qu'elle s'offre parfaitement elle-même.

Jamais elle n'aurait imaginé en arriver là, même si elle s'est toujours sentie programmée pour une vie quiète, à l'image de ses parents, plus tendresse que passion et moins couple que foyer, qui s'étaient connus sur le tard et l'avaient conçue in extremis. Elle, des enfants, elle n'attendrait pas quarante-cinq ans pour les faire. Elle s'en voyait trois, deux filles encadrant un garçon, et d'âges pas trop distants pour qu'ils restent complices. Son chignon blond grisonnerait environné de petits-enfants, popote en famille, cadeaux sous le sapin, gâteaux et bougies d'anniversaire...

Pas qu'elle était précoce. Plutôt que de s'amouracher à tout va, elle dévalisait la bibliothèque municipale et les vidéothèques du quartier au grand dam de sa mère : « Tu as de si beaux yeux, tu vas te les esquinter ! » Et en effet, à quatorze ans elle a dû porter des lunettes, plus par hérédité qu'à cause des romans qu'elle dévorait à longueur de journée ou des films d'authentique amour à longueur de soirée. Nourrie de ceux-ci, elle méprisait les sottises bluettes qui agitaient ses copines ou ce qui en tenait lieu. Lesquelles, en représailles, ne la mettaient pas dans le secret des déesses. Les chuchotements s'interrompaient à son approche. À peine si elle grappillait au vol quelques miettes d'un vocabulaire à la signification floue qu'elle greffait sur les héros de ses livres ou de ses films. En un temps où, moyennant quelques leçons très particulières sur Internet, on perdait son encombrant pucelage à treize ans, pas un mâle – ni d'ailleurs une femelle, deux filles de sa classe ayant pris cette option – ne l'avait embrassée à la fin du secondaire. Quelques-uns avaient bien parié de la « décongeler au micro-ondes » – si elle ne faisait rien pour se mettre en valeur elle n'était pas non un laideron –, mais leurs velléités s'étaient rompues sur un sourire de hautaine commisération : aucun n'avait l'étoffe dont on fait le père de trois enfants.

Elle n'était pourtant pas insensible. La puberté – il est vrai tardive – avait apporté ses rêveries mouillées, en la faveur desquelles elle recyclait les contes de son enfance, reine ambiguë, terrible et adulée, ordonnant sans y prendre part les plaisirs flous d'une cour où paraient les plus beaux jeunes gens et les plus belles jeunes filles. Quand elle se sentait prête, elle y convoquait son prince charmant. Il y avait là une certaine incohérence, une reine doit être mariée, à un roi ou un prince consort ; le répudier en faveur d'un rival avait quelque chose d'immoral. Mais ça ne lui venait pas à l'esprit. Rien d'ailleurs ne lui venait à l'esprit lorsqu'elle s'étreignait de ses propres bras, que la pulpe de ses doigts pressait un mamelon, qu'une paume se coulait... Jusqu'à

l'éblouissement, suivi d'un mélange de bien-être, de lassitude et tout de même d'une honte de nature religieuse – elle avait beaucoup fréquenté l'église, troublée par les senteurs d'encens, jusqu'à ce qu'un prêtre, au cours de la retraite précédant sa confirmation, lui tienne des propos ambigus. La notion de péché s'abîmait vite dans un sommeil sans rêves.

Tristement banal, mais elle ne s'en doutait pas.

Un jour, elle a vu un film qui l'a beaucoup agitée. L'héroïne, une Sudiste américaine, blanche avec un soupçon de sang noir, se trouvait ruinée. Un intendant grossier, malhonnêtement enrichi, devenu acquéreur de ses biens, de son personnel et d'elle-même, la vendait comme esclave. Un très bel homme, tout de noir vêtu, l'achetait et l'emmenait en croupe sur son cheval. Elle devenait sa maîtresse puis sa femme, happy end après pas mal de péripéties dues au caractère bien trempé de la donzelle comme de son seigneur et maître. La scène du marché aux esclaves était d'un érotisme puissant. Le vendeur, pour pousser les enchères, dégrafait le corsage et soulevait la longue jupe jusqu'en haut des cuisses. On ne voyait l'héroïne que de dos, mais tout de même...

De ce jour, le ténébreux cavalier a pris la place du prince charmant...

Mais de prince charmant ou de ténébreux cavalier de chair, d'os et surtout d'âme, pas l'ombre parmi les boutonneux de son entourage, son quartier, son école.

Jusqu'à cette soirée du 28 juin, huit ans aujourd'hui, où elle célébrait son diplôme chez une condisciple avec une classe en instance de dispersion, dont aucun membre, masculin ou féminin, n'avait donc trouvé place et ne laisserait de trace en son cœur. Un cœur pas vraiment à la fête ce soir-là. Mais l'avait-il jamais été ? Comme toujours à l'écart de l'agitation, elle n'en avait pas moins bu deux verres de n'importe quel breuvage censé donner du cœur